

seront tenus bien blanchis par une peinture au lait, c'est-à-dire au moyen de blanc d'Espagne délayé dans du petit-lait frais. A ce moyen on obtient à la fois plus de jour et de propreté et on a plus de facilité pour faire la chisse aux arraignées.

Il est d'autant plus nécessaire de maintenir la laiterie dans un état de température à peu près égale, c'est-à-dire, de 8 à 10 degrés de Réaumur que c'est à ce point que la crème se sépare du lait convenablement. En effet, s'il fait plus chaud, le lait ne tarde pas à cailler, il donne très peu de crème, et il est à peu près perdu, ou du moins il est réduit à très peu de valeur. Si, au contraire, la température n'est pas assez élevée, la crème emploie trop de tems à monter, elle se dégage mal, et a le tems de contracter une saveur amère qui nuit au bon goût du beurre.

USTENSILES DE LAITERIE.

Les principaux ustensiles de la laiterie sont les seaux à traire, le tamis ou couloir, les terrines, les écrémoirs, les pots, les barattes et les formes.

La matière préférable pour la confection de ces divers ustensiles est le bois, surtout celui de frêne ou de saule, et la terre; les vases métalliques étant sujets à s'oxyder et à produire des accidens fâcheux.

Les couloirs avec un tissu de crin blanc, au lieu de linge, sont bien préférables, sous le rapport de la propreté et de l'économie, à ceux dont on se sert communément. Ils sont en usage aux Etats-Unis, dans quelques paroisses à l'ouest de Montréal, &c.

Il faut que les terrines, qui sont bien mieux en terre qu'en fer blanc, comme nous l'avons déjà dit, soient plus larges que profondes, afin que la crème s'élève plus facilement à la surface.

En attendant que l'on fasse le beurre, on dépose la crème, à mesure qu'on la recueille sur le lait, dans des pots de terre profonds et dont la bouche soit assez étroite pour pouvoir être couverte. Plus cette crème sera conservée fraîche, plus le beurre sera délicat.

La baratte proprement dite est d'un usage plus commode que ce qu'on appelle en France *seront* et ici *moulin à beurre*. On la lave et on la nettoie plus facilement; on y fait mieux le beurre quand on n'a à sa disposition qu'une petite quantité de crème: on peut d'ailleurs, lorsqu'il fait froid, la plonger, pendant l'opération, dans un baquet d'eau chaude.

MR. L'ÉDITEUR :

De toutes mes ambitions la plus grande a toujours été de lire mon nom en belles lettres moulées sur un journal, ou au moins de voir reproduit par l'art de Guttemberg quel que-une de mes élucubrations. Je cherchais depuis long-temps pour cela quelque sujet qui convenablement élaboré pût me procurer les honneurs de l'impression, lorsque passant à Sorel, il y a quelques mois, je remarquai que plusieurs cultivateurs s'étaient mis à semer du seigle d'automne, culture assez rare, je crois, en ce pays. Bon, me dis-je, voilà mon fait; et ne ferais-je dire à la presse que ces mots: *on sème du seigle d'automne à Sorel*, avec un préambule et quelques lignes pour peroraison, je serai imprimé et me voilà auteur! Puis dans un accès de joie comparable à celui de Santeuil lorsqu'il eut trouvé son *Stupete, Gentles*, je me frappai un si grand coup sur la

cuisse que j'éveillai mon conducteur qui ronflait comme un juge sur le banc. Vous pensez bien qu'il ne me fut pas possible de cacher à mon compagnon de voyage le sujet de ma joie et dans l'entretien qui eut ensuite lieu entre nous il me conta comment ce sol excessivement sablonneux et d'abord ingrat donnait en ce moment de belles récoltes de seigle. J'en conclus que cette céréale peut être adoptée avec avantage sur les terrains sablonneux.

On le sème en septembre pour le recueillir à la fin de juillet ou au commencement d'août. Je m'abstiendrai de parler de la culture du seigle, de l'usage qu'on en fait comme aliment &c., et des accidens qu'il produit quelquefois, parce que je crois que vous avez traité ce sujet lorsque vous redigiez l'Echo. Je me bornerai ici à parler de l'usage où l'on est, en plusieurs pays, d'enfouir le seigle en vert comme engrais et de l'application qu'on pourrait faire de cet usage pour l'amélioration de nos terres. Cette pratique est reconnue pour augmenter de beaucoup la fertilité de la terre et l'ameublir. Pour que les plantes enfouies produisent tout le bon effet dont elles sont susceptibles, il faut les enfouir au moment de leur plus vigoureuse végétation, lorsqu'elles sont sur le point de fleurir. Ce serait ici pour le seigle vers le commencement de juin. Il faut avant de donner le labour, faucher cette plante. Comme on peut à cette saison remplacer le seigle qu'on enfouit par quelque culture sarclée, telle que celle des patates, la perte ou plutôt la mise du cultivateur n'est que de la semence qu'il jette en terre et de la main d'œuvre.

Je lisais, il y a quelques années, dans un journal d'agriculture anglais, le fait d'un agronome distingué qui dans le voisinage d'une grande ville, où il pouvait acheter des engrais à bon marché, persistait depuis un grand nombre d'années avec succès dans le système de se passer absolument de fumier. Il enfouissait du seigle en vert et ainsi son champ se fournissait à lui-même les engrais nécessaires dans l'intervalle où d'après la méthode ordinaire le champ fût demeuré improductif. Ce mode était plus économique pour lui. Il est d'ailleurs toujours à la portée du cultivateur: il peut le répéter plusieurs années de suite et rétablir ainsi fort bien des terres épuisées. La production du seigle en vert est toujours assurée et ne peut éprouver de variation que celles qui dépendent de la nature d'un sol plus ou moins favorable à cette plante.

La quantité de matière végétale fournie par le seigle est très grande. Aucune autre plante, pas même le sarrasin, n'en donne autant et l'agronome dont j'ai parlé plus haut prétendait qu'elle égale l'humus que le cultivateur peut rendre au sol par une fumerie abondante. En effet étant alors imprégnée d'humidité et de sève et disposée à une décomposition rapide que subissent d'abord ses feuilles, ses tiges plus ligneuses se décomposent plus lentement et conservent à la terre son ameublissement, en réservant un nouvel engrais pour les cultures qui suivront.— L'expérience et la raison ont en outre démontré qu'un champ engraisé de cette manière doit moins produire de mauvaises herbes qu'avec les engrais ordinaires.

C'est une chose depuis long-temps reconnue que les plantes donnent plus à la terre qu'elles n'en reçoivent. Les forêts sont une preuve de cette assertion. L'on sait aussi que lorsqu'un terrain a été long-temps en pré et qu'on le rompt, les céréales y viennent mieux qu'elles n'y